

## Intellectuels et Révolution

A propos de Gide et Guehenno<sup>(1)</sup>

Si nous n'étions pas des primaires et des ouvriers nous ne nous permettrions pas de faire quelques réflexions au sujet des échauffements littéraires et philosophiques de MM. Gide et Guehenno.

Mais puisqu'il s'agit en somme de la Révolution à faire, nous prenons la parole. Il y aura peut-être plus de rudesse que d'élégance dans notre style. Nous ne serons sans doute pas aussi subtils, aussi orateurs que ces grands écrivains, mais peut-être qu'un petit grain de bon sens, et quelques aperçus sur notre façon de sentir, de voir, de réagir ne seront pas inutiles même pour ceux qui font de la psychologie, de la biographie et de l'arbitrage.

Pourtant que ces Messieurs ne s'y trompent pas. Bien des militants syndicalistes s'intéressent à leurs jolies oratoires ou épistolaires.

La querelle entre intellectuels antifascistes au Comité de Vigilance ne nous a pas laissés indifférents.

La polémique entre R. Rolland et P. Chailay à propos de la guerre et de la paix nous a fort intéressés.

Les démissions d'un certain nombre d'intellectuels de la Ligue des Droits de l'Homme ne furent pas pour nous très surprises. Nous les attendions. C'est que le temps n'est pas si lointain où cette pléiade d'intellectuels est venue à nous, librement, généreusement, toute remplie de modestes et de belles intentions.

Nous en avons approché quelques-uns quand *Vendredi*, par exemple a été lancé. Nous avons réservé à ce journal un accueil sympathique, tempéré il faut bien le dire par l'expérience malheureuse du *Quotidien*.

Nous avons été parfois les témoins, n'est-ce pas Pierre Gérome, de l'étonnement de ces néophytes qui ne demandaient qu'à servir et à s'engager et qui étaient reçus comme s'ils demandaient quelques choses.

Les fondateurs du mouvement ouvrier ne furent jamais très accueillants aux intellectuels. La trahison des clercs comme chez nous, bien avant que J. Benda écrivit son fameux livre a toujours provoqué dans nos milieux une certaine méfiance.

Pourtant les militants que nous sommes furent très heureux de ce renfort inattendu que nous apporta la grève du 12 février. Beaucoup plus, que les bonzes officiels appelés responsables.

Il en est d'ailleurs parmi ces derniers qui jouent maintenant aux intellectuels et soignent leurs relations. Ils étaient pourtant plus que réticents ou prudents à l'époque qui enfanta le Front populaire. Il semble bien qu'ils craignaient plus pour eux que pour l'indépendance du syndicalisme.

C'est que, Messieurs les intellectuels, vous apparaissez aux ouvriers que nous sommes comme très différents de nous. C'est dans vos livres, vos méditations que nous puisons et recherchons les idées générales, les principes, l'idéologie qui nous aiment. Certes notre dur contact avec les réalités, la souffrance, les privations, la misère parfois, éclairent d'un jour particulier vos propres pensées. Entre vous et nous, il y a comme un voile, un écran que chacun de nous regarde sous un angle différent. Nous ne vous lisons pas, nous vous ~~trahissons~~. Mais dans l'ensemble l'influence et l'orientation sont nettes. Quand nous vous aimons, nos sentiments à votre égard ne sont pas ceux que nous réservons à un camarade. Ce n'est pas de l'amitié qu'il y a entre nous. C'est de l'estime, de la confiance, mais aussi du respect et de l'admiration. Nous attendons alors beaucoup de vous. Vous êtes pour nous des guides et un exemple.

Il s'établit entre vous et nous un grand courant sympathique qui nous entraîne dans votre sillage. Si tout cela pouvait s'écrire nos lettres ressembleraient beaucoup plus aux lettres familières de Laurent Tailhade (qualité en moins) ou même aux lettres à l'Amazonie, qu'aux lettres à Sixtine. Il n'y a rien de cérébral en nous. Pour nous la pensée est finaliste. Elle est le commencement de l'action, projet à exécuter le plus tôt possible. Vite, trop vite peut-être, nous prenons parti.

C'est alors qu'entre vous et nous s'élève le malentendu, la gêne, le divorce. Guehenno devient Gide. S'il ne veut pas tout rapporter à lui, il veut tout expliquer, tout admettre et tout pardonner, parce qu'il aura tout compris.

Ce faisant il brise l'élan, arrête l'action et dessert lamentablement la cause même pour laquelle il s'était engagé.

Guehenno nous pouvons bien vous dire que vous nous apparaissez comme un des plus prolétariens parmi les intellectuels et que nous vous gardons toute notre confiance. Mais de grâce comprenez qu'il est des moments où il faut savoir choisir. La liberté est choix. L'action est choix. Il ne s'agit pas de pardonner aujourd'hui, il s'agit d'agir. Après nous nous expliquerons et nous pardonnerons.

Vous ne pouvez pas donner raison à tout le monde. Précisément parce que nous acceptons de vous considérer au-

dessus de l'action, parce que nous vous plaçons au-dessus du combat quotidien et de ses petites servitudes exigeant trop souvent la transaction, le repli, le louvoiement, nous attendons de vous la vérité. Toute la vérité.

Nous savons parfaitement qu'aucun parti ne détient toute la vérité. Chacun sa vérité? La vérité c'est ce que l'on croit, et c'est à vous qu'il appartient que notre croyance soit plus raisonnable que fanatique.

« Nous ne voulons être dispensés de rien et nous écrirons pour des hommes que nous savons n'être dispensés de rien », écrivez-vous.

Et plus loin : « Nous voulons que tous gagnent... le ménageant tous les trois, le radical comme le communiste, comme le socialiste.

« Parce que les communistes ne vous ménageant pas... »

« Nous ne préférons même pas notre vérité. Je dis bien notre vérité. Car pour la vérité nous la préférons à tout, à ce point optimistes, que nous croyons qu'elle seule peut assurer la liberté et le bonheur des hommes. »

Mais alors Guehenno, ne sentez-vous pas l'effroyable contradiction qu'il y a entre ces écrits et votre conduite.

Vous aimez tant la vérité, vous la préférez tellement à tout que vous ne voulez pas qu'elle sorte de son puits. Sa nudité trop belle et trop resplendissante vous vous la réservez.

Depuis votre engagement, le radical comme le socialiste, comme le communiste se sont contredits maintes et maintes fois. Ils ont tour à tour trahi la cause que vous prétendez défendre. Ils ont caricaturé la vérité. Ils l'ont masquée, maquillée. Mais vous ne voulez pas qu'on le dise encore moins qu'on le crie, qu'on le hurle, qu'on s'indigne et qu'on accuse. Vous croyez réussir le mariage de l'eau et du feu. Vous pensez que la révolution du radical est la même que celle du communiste. Mais alors allez jusqu'au bout du raisonnement et de la logique. Fascistes et antifascistes comme Guehenno lui-même comme tous les êtres sincères et généreux à quelque parti qu'ils appartiennent prétendent vouloir assurer « la liberté et le bonheur des hommes ». Chacun à sa manière. Chacun sa vérité.

Votre rôle, intellectuels, celui que les ouvriers attendent de vous, c'est cette information impartiale, cette critique objective et serrée qu'a tenté le Comité de Vigilance dans son petit bulletin.

Guehenno, en voulant tout arranger, vous vous rabaissez au rôle de politicien retors et votre mission n'est pas celle-là.

Comprenez donc, Guehenno et les intellectuels que, placés au-dessus des partis et en dehors des classes, placés par nous dans cette position privilégiée, nous ne vous demandons que la vérité. Nous ne la confondons pas avec la sincérité et nous avons toujours estimé un adversaire loyal.

Mais cette vérité, qui appartient à tous il faut la hurler comme le voulait Péguy qui fut des vôtres et comme l'exigent de vous les militants pour que la Révolution ne soit pas un vain mot.

Telle est selon nous la mission de l'écrivain.

(1) *Vendredi*, n° du 17 décembre 1937.